

COMME UN
MORCEAU DE CIRE

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

17 MAI 2014
n° 137

La tyrannie de la possession

L'homme nouveau d'Arnolphe

Son utopie

Ailleurs le bonheur

Ailleurs et jamais accessible

Dans un monde clos où l'information est in-formation des êtres qu'il posséderait.

Arnolphe ne veut pas faire la révolution. Il aimerait faire un putsch. Il aimerait être le dictateur éclairé il montrerait la voie de la Vérité au peuple sale au peuple débauché il serait le modèle vers la lumière il se moquerait de son peuple et rirait grassement de voir stupides gens salement errant mentant cocuant baisant mais lui Dictateur Lumière il montrerait la voie.

La révolution aurait supposé le soulèvement des masses. Il aimait écraser les masses de sa hauteur. Moquer et jouir. Tyranniser.

Elle l'aurait piédestal levé à hauteur soleil.

Arnolphe le bourgeois. Classe moyenne et quantification des possessions pour juger de sa valeur d'homme. Arnolphe comptait, il calculait son bien, son bien était sa personne, propriété principale et secondaire serviteurs et petits plats d'argent, il asservissait les plus petits que lui, il achetait un titre de noblesse, il pensait, oui, que la noblesse comme tout le reste s'achète. La révolution industrielle n'était pas encore arrivée mais la morale bourgeoise assujettie à la quantification menait bon cours. Il s'était acheté une femme. Une femme fidèle au rêve bourgeois : docile femme au foyer devant marmite, quantification et ordre, hiérarchie et harmonie. Pas de guerre, pas de conflit car achat systématique de l'ennemi : il voulait une paix faite d'accumulations des désirs suscités par la société elle-même. Logique déjà capitaliste de consommation perpétuelle. Il chosifiait tout ce qui l'entourait. Cette femme était l'occasion d'une plus-value exceptionnelle. Il aurait été très bon entrepreneur. Il n'était pas radin, il donnait de l'argent de manière tactique, pour mieux se tenir au courant des relations de chacun. Pour tout savoir il achetait le savoir des uns et des autres, il se payait sa stratégie de division. Avec Jacques il critiquait serge, avec Serge il critiquait Léon, avec Léon il critiquait Jacques. Il ne supportait pas que ses amis puissent être amis. Il souhaitait que tous ne soi que reliés par lui. Il souhaitait régner seul par son système de surveillance et de division des masses.

Agnès était au centre de son utopie. Système de surveillance le plus accompli, il n'avait pas besoin de payer pour obtenir les informations. Il faisait en sorte que les informations ne viennent que de lui. Absence de dialogue absence de monde extérieur l'expérience Agnès était au cœur de son utopie. In-formée par elle. Morceau de cire qui prend forme à ces informations là, pas besoin de censure, le système de surveillance en vase clos ne laissait rien filtrer. Là il était dictateur éclairé. Il éloignait Agnès d'Alain et Georgette. Le couple n'aimait pas la jeune fille – du moins n'avait-il pas particulièrement d'amour pour elle, elle leur était relativement indifférente, s'ils s'étaient fait virés à cause d'elle ils l'auraient maudite elle et non lui. Les yeux fermés ils entendaient les coups et les cris à l'étage. Ils étaient payés, ils avaient un confort relatif, ils ne voulaient pas perdre leur place.

Arnolphe aurait rêvé posséder le monde. La possession, je crois, plus que la création.

Telle était sa passion. Quand il parlait du morceau de cire, il s'imaginait aristocrate génial, il s'imaginait créateur tout puissant quelques siècles avant le XIXe, il pensait être faiseur de monde et faiseur d'idées, c'est ce qu'il aimait s'imaginer car il s'accaparait toutes les images de puissance car sa passion c'était cet accaparement. Il ne fallait pas le croire. Arnolphe empruntait à l'utopie révolutionnaire création nouveauté mais ne nous y trompons pas Hitler ne voulait pas l'homme nouveau, il voulait soustraire jusqu'à l'homme idéal déjà existant. Soustraire et filtrer et surveiller et cantonner et réduire, toujours réduire. Il avait fait les Beaux-Arts de Vienne. Il en gardait une légitimation de sa politique par critères esthétiques. Il se pensait génie et artiste. Il aurait dit je veux mouler le monde comme un morceau de cire. Il gardait la nostalgie de l'artiste génie divin. Mais plus que créer, il voulait réduire, simplifier, catégoriser et diviser pour mieux régner. Détruire surtout. Détruire ceux qui l'entouraient coûte que coûte et dans les décombres marcher sur son territoire conquis. Détruire sans créer.

Le morceau de cire était une utopie qu'Arnolphe aimait s'accaparer tout comme il aurait vendu des T-shirts du Che. Son utopie était la toute-puissance par possession, par appropriation, par chosification de tout ce qui l'entourait. Système de surveillance et information des individus, censure et division des masses, mépris du peuple et mépris de ses éventuels alliés. Ceux qu'il nommait ses amis les bourgeois, bientôt nuit des longs couteaux il les aurait écrasés de posséder plus, de posséder mieux, bientôt il pourrait les écraser, bientôt il pourrait régner dans la destruction, il était seul, individu livré à son désir de pouvoir par logique d'appropriation systématique.

Adèle Gascuel



Sous le porche

Le nouvel amour
était là sous le porche
Sa beauté rincée elle avait pris la pluie
Et comme abandonné par une longue vie
Le nouvel amour attendait sous le porche
Il avait le froid des joues creuses
Il avait vieilli
Il était à l'école des apprentissages de la maison Arnolphe
Le nouvel amour patientait sous le porche
Personne ne l'avait vu, pas même lui qui l'avait enfermé pour y écrire sa page
Le nouvel amour avait vieilli
Il avait ouvert ses ailes et montrait à tous ses moignons blessés
Il avait les cheveux coupés
Il avait l'enfance sotté
Il avait la naissance malheureuse
De sa main il effaçait maladroitement comme pour pouvoir écrire il se laissait écrire
Il avait traversé le cap, il avait les pieds mouillés, le cœur avait pris l'eau
Le nouvel amour
était là sous le porche
de ses doigts il disait JE NE SUIS PAS DIGNE DE TE RECEVOIR
Il attendait seul comme si quelque chose devait arriver
Chose qui le sauverait
Chose qu'il était seul à savoir
Chose qui devait ouvrir l'ailleurs
Le nouvel amour attendait sous le porche que le maître consente à l'humilier
Il avait le visage de l'événement d'un événement qu'ils n'avaient pas découvert d'un
événement ignoré de lui d'un événement qui les avaient transformés d'un événement qui les
concernait tous d'un événement qui appelait une inauguration
Le nouvel amour ne pouvait plus se lever il n'avait plus la force il ne quittait plus le lit
Il disait au maître fais de moi une bûche et brûle-la dans ton four
Il disait au maître jette-moi sur la terrasse de ta maison fais de moi ta constellation ta chienne
couvre-moi de la ruine rends-moi à ta vieillesse emprunte à l'oiseau son bleu moi ici je ne
veux rien je n'ai plus de couleur
Le nouvel amour vieillissait sous le porche
C'était l'amour mouillé celui qui revient avec entre les dents la plus belle récompense

Rincé jusqu'à l'os
Qu'avait-il choisit ?
Rien – sinon son jeu
Ce lieu des abandons
Où son corps semblait si petit
Et pourtant il était l'empire

Dans la décadence cette chute et cet envol c'était lui

Le nouvel amour
attendait le porche
Il avait perdu ses ailes d'avoir voulu que la pluie cesse

Et pourtant on voyait encore ce rêve d'un vol poindre sous les tristesses
Cette chute et cet envol
C'était lui

Le nouvel amour attendait sous le porche

On lui avait donné un nom

NOUVEAU

Il était le dieu du maître qui a perdu son sens

Il était l'agneau sacrifié au petit matin

Il était ce demain qui périt

Il était l'assassin qui dort sous nos peaux

Il était ENCORE UNE FOIS l'égorgé

Il était la belle enfant – celui de ces rêves qui ne parlent aucune langue il pleurait la naissance du monde oublié depuis des siècles, et le printemps et l'hiver et la pluie tout cela avait tant érodé son corps qu'il n'en restait plus grand-chose de semblable,

Il attendait d'être – qu'attendait-il au juste, il ne le savait pas lui-même, il savait seulement qu'il lui fallait attendre, que demain arrivait, qu'il était fatigué, qu'il lui faudrait patienter pour que son pas le conduise jusqu'à lui, qu'il allait se perdre qu'il était déjà perdu mais le nouvel amour avait cette patience, cette sagesse des heures qui ne vont vers rien d'autre qu'elles-mêmes, il était l'ombre, il était la ruine, il était l'adieu, il était la mer, celui qui ne vient qu'après l'heure des marées, il avait le goût du sel dans la bouche,

Cette érosion, c'était lui

Le nouvel amour avait choisi le porche il avait choisi la pluie pour que personne ne puisse savoir qui des yeux ou du ciel pleurait ainsi le peuple qui était en marche

Le nouvel amour avait cessé d'attendre il ne cherchait rien

C'était à lui que venaient toutes les paroles

Le nouvel amour pleurait les larmes du ciel

Il était là sous le porche

Il avait pris la pluie

Un nuage l'avait blessé

Le nouvel amour changeait sous le porche

Il voulait quitter la maison quitter le maître être lui-même la cire et la main qui façonne

Il voulait enfanter celui qui n'avait jamais su écrire

Il ne voulait pas aller au terme du chant

Il ne voulait pas être cette terre sans voix

Il ne voulait plus du triste destin

Le nouvel amour avait quitté le porche

Le maître les jours de pluie revenait l'y chercher

A l'endroit du départ où se trouvait le trou

Le maître chaque jour puisait au puits dans le silence

Le nouvel amour n'était plus sous le porche

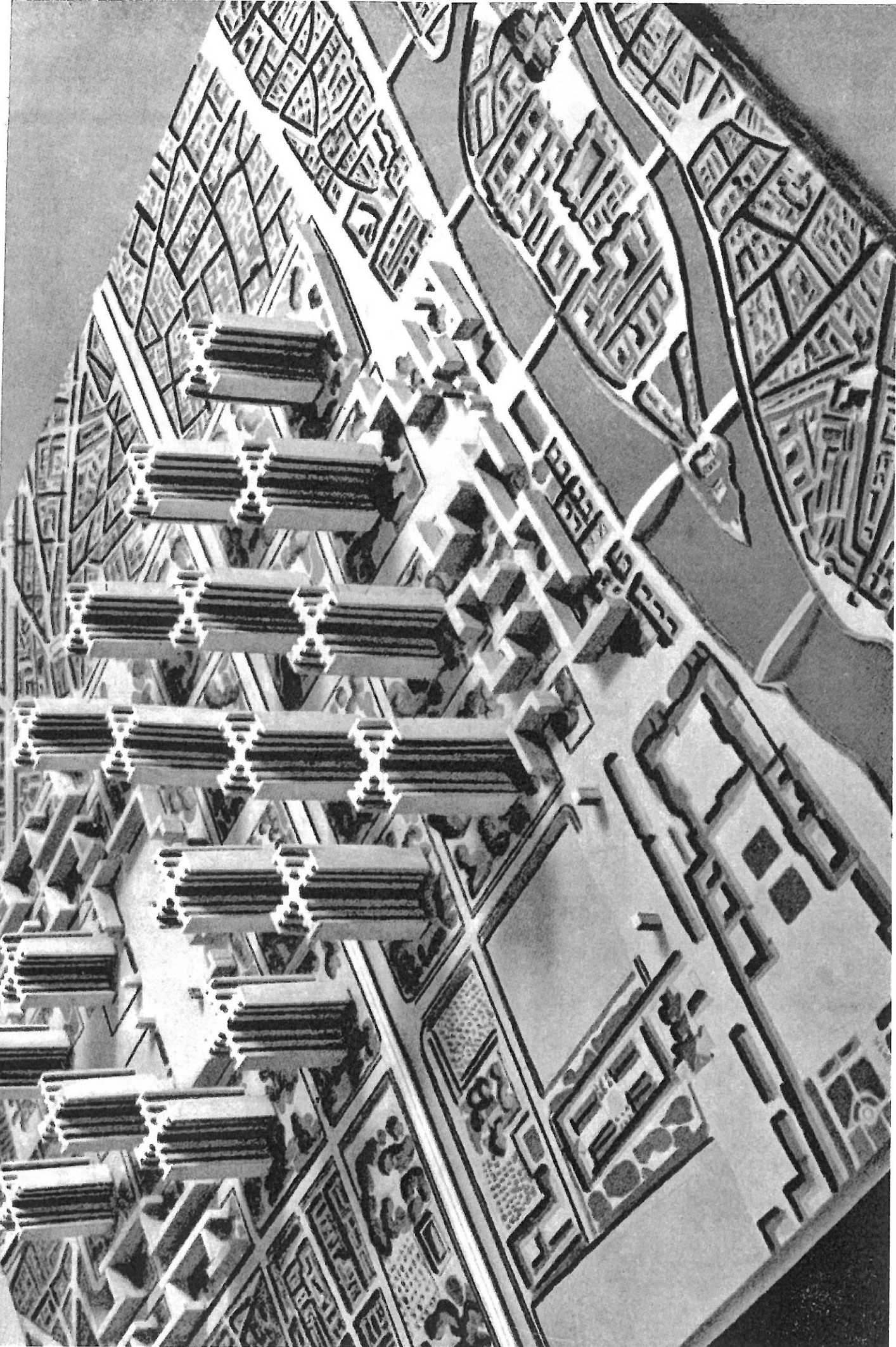
Il avait pris entre ses mains ses désirs de prisonnier

Il avait rejoint l'aube il s'était éveillé

Debout, il n'était plus au centre du désastre

Barbara Métais-Chastanier

ET JE PUIS LUI DONNER LA FORME QUI ME PLAÎT



La force de n'être rien

Agnès n'est rien, rien de pas encore.
Simplement rien pour l'heure.

Comme un objet neuf, sorti d'usine, juste manufacturé à souhait, design parfait, équilibre, droiture, lignes et courbes, prêt à l'usage, mais pas encore testé. Fumant à l'instant de son extraction du four. Durcissant au contact de l'air.

Impossible d'y lire quoi que ce soit de l'ordre de la vie, du vu et vécu, impossible d'y lire les marques du temps, les ridicules, les accidents, les chocs, les pansements, les plaies, une quelconque vaillance.

On l'a faite lisse, elle est propre, elle est *clean*, on l'attendait, elle est là, livrée-montée sur place, on a payé pour, la livraison gratuite, payé pour n'avoir rien d'autre à faire que s'en servir.

Et qu'elle serve. Elle est si neuve, elle sort de la meilleure usine de la ville [le couvent cette industrie] elle semble si solide, qu'on y monte à quatre pattes, qu'on l'assomme de poids de mots de torgnoles, on s'appuie dessus, on caresse dessus on bouchonne dessus on baise dessus on mange dessus, elle est le socle -ce qu'on croit- on tourne autour la regarde la juge l'inspecte pour voir, juste pour voir -j'y consens- si l'on peut un jour souhaiter la même, la même chose s'il vous plaît, c'est tentant, la même chose s'il vous plaît ce n'est pas toujours possible.

Et donc on invite les copains et leurs copains, toute la ville, toute la « gente mâle » à cette fête d'inauguration du nouveau joujou de Tonton Arnolphe, petits fours champagne et toasts au vernissage, il a les moyens Tonton, on est toujours très bien reçu chez Tonton, et ce soir c'est une première sortie, il l'avait bien cachée, bien astiquée, elle est vernie, elle luit, flambant neuve, c'est une surprise, sacré Tonton, jamais il n'en avait parlé, même sa femme ne soupçonnait pas que la clef manquante à son trousseau était celle de la cave, où au torchon besogne à la main, Tonton chassait la fine pellicule de poussière qui était susceptible de ternir l'éclat de l'œuvre, son œuvre, celle avec laquelle il passait ses dimanches et lundis à monologuer, soliloque parfait de l'homme à son rêve :
« Ma joie est visionnaire. Je sais que je suis différent des autres, je sais exactement ce que je veux et donc, je m'offre tout ce dont j'ai besoin et tout ce que je désire. Je sais également ce qui me stresse et je fais disparaître toutes mes craintes et résous tous mes problèmes. »

Elle créature, façonnée à sa façon, elle obéit, elle va droite toute droite, se tient droite, marche droite, parle droite, elle répond aux questions, elle fait des phrases bien droites auxquelles elle sait mettre des points, la parfaite ponctuation, sans ton, sans esprit, sans malice, sans reproche. Ses phrases sont des flèches, dont le but ultime n'est pas heurter, mais bien le point final visé après toutes les virgules (ces prévisions météorologiques de vent, pluie, grêlons, canicule, neige, froid, soleil cuisant, nuages, orages, tempêtes, brume, nuit) que les trajectoires de ses phrases-flèches ne peuvent détourner du centre de la cible point final de son doux et triste tir.

Elle ne sait pas jouer. Dépourvue qu'elle est d'enfance. Elle ne connaît rien à rien. Elle n'est rien. Pour l'heure en vitrine, sous verre, sous plastique de bâche.

Mais rien n'est jamais rien à jamais. Rien n'est jamais que pas encore.
- La vie des choses ce qu'on dit -

Elle est la table dont le plateau n'aurait connu aucun couteau.
Elle est l'aurore.
Elle est la première page d'un carnet tout juste acheté au papetier.
Elle est le premier carré de chocolat de la tablette du jour.
Elle est la première goutte de pluie sur le sommet d'un crâne.
Elle est la première maternité.
Elle est les premiers mots prononcés au réveil.
Elle est la première attention.
Elle est le premier tout premier baiser ralenti de la vie.
On l'a imaginée immaculée à jamais, MAIS
Elle est l'entame de tout. Avec le goût de reviens-y.
Elle est faite à vivre.
Elle est propre à inscrire.

Et il la sort.
Sa Berline.
Aux dix-huit chevaux.
Elle avait bien ronronné.
Elle se réveille et grogne.
Les roues crissent l'asphalte.
Elle lui échappe.
Volé le volant. Raptée la Poupée.

Elle, neuve, elle, vierge, elle, brute, elle, à peine sortie de la Matrice
Feuille volante qu'on saisit, elle ne demande qu'à s'écrire
Qu'on la saisisse, ou dessaisisse, de lettres-d'encre-de-mots-d'amour.

Je m'amuse à la pensée de mon grand-père et de son rapport au neuf, cette manie qu'il avait de classer-garder toutes les notices d'utilisation sous fiches dans un classeur gris, de s'y référer toujours dans les premiers temps qui suivaient l'acquisition et de n'enlever qu'après quelques semaines les collants protecteurs d'écrans. Un jour qu'il pestait contre l'appareil photo de son téléphone portable et cherchait dans la notice la réponse au flou de ses clichés, il accepta de fatigue (méfiant tout de même) ma jeune main tendue vers l'appareil neuf, et j'eus le malheur d'ôter de l'objectif le film qui en obstruait la netteté : « Attends attends attends ! Qu'est-ce que... »
Et c'était net. Le saut de génération. Le cliché. De sa tête ahurie.

Définitivement, Arnolphe et Agnès n'ont pas le même âge, et même neufs tous deux à l'amour, leur manière de l'appréhender diffère.
Neuve elle roule.
Neuf il [en] crève.



COMME UN MORCEAU DE CIRE ENTRE MES MAINS ELLE EST

Georges Perec

De la difficulté qu'il y a à imaginer une Cité idéale

Je n'aimerais pas vivre en Amérique mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre à la belle étoile mais parfois si
J'aimerais bien vivre dans le cinquième mais parfois non
Je n'aimerais pas vivre dans un donjon mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre d'expédients mais parfois si
J'aime bien vivre en France mais parfois non
J'aimerais bien vivre dans le Grand Nord mais pas trop longtemps
Je n'aimerais pas vivre dans un hameau mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre à Issoudun mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre sur une jonque mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre dans un ksar mais parfois si
J'aurais bien aimé aller dans la Lune mais c'est un peu tard
Je n'aimerais pas vivre dans un monastère mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre au « Négresco » mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre en Orient mais parfois si
J'aime bien vivre à Paris mais parfois non
Je n'aimerais pas vivre au Québec mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre sur un récif mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre dans un sous-marin mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre dans une tour mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre avec Ursula Andress mais parfois si
J'aimerais vivre vieux mais parfois non
Je n'aimerais pas vivre dans un wigwam mais parfois si
Je n'aimerais pas vivre à Xanadu mais même, pas pour toujours
Je n'aimerais pas vivre dans l'Yonne mais parfois si
Je n'aimerais pas que nous vivions tous à Zanzibar mais parfois si

Henri Michaux

Dimanche instantané, ou presque
Vacances sur place

sourd aux cris
aux piétinements partout

Plus d'interceptions
et un durable, incessant circuit
soustrait aux arrachements

Une grande communion
Où ? Comment ? On ne s'en soucie pas
un préalable, on y est,
un préalable à une plus grande communion encore
à une communion qu'il sera impossible d'arrêter
de suspendre en aucune façon, d'atténuer, d'oublier
Retrait enchanté est devenu l'épanouissement enchanté
sans cérémonie
sans applaudissement
accomplissement des accomplissements
avec l'acquiescement, le complet acquiescement
du coeur repris, retrouvé, recueilli
et tout autour de lui conjointement recueilli
résurrection de la capitale
une dalle une dalle sans fin, sacrée
comme une apesanteur
loin des barricades
du frivole
traversés plafonds, planchers
et finies dissipées les répulsions.

Utopia

Alanis Morissette

we'd gather around all in a room fasten our belts engage in dialogue
we'd all slow down rest without guilt not lie without fear disagree sans judgement

we would stay and respond and expand and include and allow and forgive and
enjoy and evolve and discern and inquire and accept and admit and divulge and
open and reach out and speak up

This is utopia this is my utopia
This is my ideal my end in sight
Utopia this is my utopia
This is my nirvana
My ultimate

we'd open our arms we'd all jump in we'd all coast down into safety nets

we would share and listen and support and welcome be propelled by passion not
invest in outcomes we would breathe and be charmed and amused by difference
be gentle and make room for every emotion

we'd provide forums we'd all speak out we'd all be heard we'd all feel seen

we'd rise post-obstacle more defined more grateful we would heal be humbled
and be unstoppable we'd hold close and let go and know when to do which we'd
release and disarm and stand up and feel safe

this is utopia this is my utopia
this is my ideal my end in sight
utopia this is my utopia
this is my nirvana
my ultimate

Le morceau de cire : Descartes, *Méditations métaphysiques*, Méditation II, GF, pp. 83-84.

Commençons par la considération des choses les plus communes, et que nous croyons comprendre le plus distinctement, à savoir les corps que nous touchons et que nous voyons. Je n'entends pas parler des corps en général, car ces notions générales sont d'ordinaire plus confuses, mais de quelqu'un en particulier. Prenons pour exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche : il n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli ; sa couleur, sa figure, sa grandeur sont apparentes ; il est dur, il est froid, on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps, se rencontrent en celui-ci.

Mais voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu : ce qui y restait de saveur s'exhale, l'odeur s'évanouit, sa couleur se change, sa figure se perd, sa grandeur augmente, il devient liquide, il s'échauffe, à peine le peut-on toucher, et quoiqu'on le frappe, il ne rendra plus aucun son. La même cire demeure-t-elle après ce changement ? Il faut avouer qu'elle demeure ; et personne ne peut le nier.

Qu'est-ce donc que l'on connaissait en ce morceau de cire avec tant de distinction ? Certes ce ne peut être rien de tout ce que j'y ai remarqué par l'entremise des sens, puisque toutes les choses qui tombaient sous le goût, ou l'odorat, ou la vue, ou l'attouchement ou l'ouïe, se trouvent changées, et cependant la même cire demeure. Peut-être était-ce ce que je pense maintenant, à savoir que la cire n'était pas, ni cette douceur du miel, ni cette agréable odeur des fleurs, ni cette blancheur, ni cette figure, ni ce son ; mais seulement un corps qui un peu auparavant me paraissait sous ces formes, et qui maintenant se fait remarquer sous d'autres. Mais qu'est-ce, précisément parlant, que j'imagine, lorsque je le conçois en cette sorte ? Considérons-le attentivement, et, éloignant toutes les choses qui n'appartiennent point à la cire, voyons ce qui reste. Certes il ne demeure rien que quelque chose d'étendu, de flexible et de muable. Or qu'est-ce que cela : flexible et muable ? N'est-ce pas que j'imagine que cette cire étant ronde est capable de devenir carrée, et de passer du carré en une figure triangulaire ? Non certes, ce n'est pas cela, puisque je la conçois capable de recevoir une infinité de semblables changements, et je ne saurais néanmoins parcourir cette infinité par mon imagination, et par conséquent cette conception que j'ai de la cire ne s'accomplit pas par la faculté d'imaginer. Qu'est-ce maintenant que cette extension ? N'est-elle pas aussi inconnue, puisque dans la cire qui se fond elle augmente, et se trouve encore plus grande quand elle est entièrement fondue, et beaucoup plus encore quand la chaleur augmente davantage ? Et je ne concevrais pas clairement et selon la vérité ce que c'est que la cire, si je ne pensais qu'elle est capable de recevoir plus de variétés selon l'extension, que je n'en ai jamais imaginé. Il faut donc que je tombe d'accord que je ne saurais pas même concevoir par l'imagination ce que c'est que cette cire, et qu'il n'y a que mon entendement seul qui le conçoive. Je dis ce morceau de cire en particulier, car pour la cire en général, il est encore plus évident. Or quelle est

cette sorte de cire, qui ne peut être conçue que par l'entendement ou l'esprit ? Certes c'est le même que je vois, que je touche, que j'imagine, et la même que je connaissais dès le commencement. Mais ce qui est à remarquer, sa perception, ou bien l'action par laquelle on l'aperçoit, n'est point une vision, ni un attouchement, ni une imagination, et ne l'a jamais été, quoiqu'il le semblât ainsi auparavant, mais seulement une inspection de l'esprit, laquelle peut être imparfaite et confuse, comme elle était auparavant, ou bien claire et distincte, comme elle est à présent, selon que mon attention se porte plus ou moins aux choses qui sont en elle, et dont elle est composée.

LE CARACTÈRE DESTRUCTIF

Ce texte, édité par la Frankfurter Zeitung le 20-11-1931, est présenté par Benjamin, dans une lettre à Gershom Scholem, comme un portrait déguisé, « à comprendre de rencontre souvent à l'homme qu'il a l'occasion de rencontrer souvent à l'époque, Gustav Glück. Celui-ci est – paradoxalement – directeur du service Étranger d'une grande banque, la Reichskreditgesellschaft. En tout état de cause, le caractère destructif est vu par Benjamin comme un sujet principalement mobile et extrêmement disponible, appelé à bousculer les obstacles, à abattre les murs, afin d'ouvrir sans relâche de nouvelles voies. À ce compte, on peut retenir la suggestion d'Erdmut Wizista, qui regarde ce caractère destructif comme un portrait en filigrane de Bertolt Brecht. Pourquoi ne pas y voir également un auto-portrait de Benjamin lui-même, qui place son activité critique, plus d'une fois, sous le signe de la destruction préalable à la non moins nécessaire construction d'une vie nouvelle ? Le Caractère destructif s'intègre facilement à un réseau d'images et de pensées proprement benjaminiennes : ainsi

W. BENJAMIN, Critique et utopie

l'ange des thèses sur le concept d'histoire, devant lequel s'accumulent les ruines ; ou cette idée d'un progrès à fonder sur l'idée de catastrophe, souvent évoquée par l'auteur.

Il pourrait arriver à quelqu'un de s'apercevoir, en se retournant sur sa vie, que presque tous les liens les plus profonds qu'il a soufferts en elle étaient le fait de personnes dont tous les gens s'accordaient à reconnaître le « caractère destructif ». Un jour, ce quelqu'un tomberait peut-être par hasard sur ce fait, et plus dur est le choc qui lui sera causé alors, plus grandes seront les chances de représenter le caractère destructif.

Le caractère destructif ne connaît qu'un seul mot d'ordre : faire de la place ; qu'une seule activité : débarrasser. Son besoin d'air frais et d'espace libre est plus fort que toute haine.

Le caractère destructif est jeune et gai. Car la destruction rajeunit, parce qu'elle débarrasse du chemin les traces de l'âge qui est le nôtre ; elle égaye, parce que tout déblaïement signifie pour le destructeur une parfaite réduction de son propre état, mieux, son éradication. À plus forte raison cette image apollinienne de destructeur mène-t-elle à comprendre que le monde se simplifie énormément lorsqu'on l'examine en se demandant s'il nécessite d'être détruit. Tel est le puissant lien qui corsete en tout accord l'existant. Voilà une vue qui procure au caractère destructif un spectacle de la plus profonde harmonie.

Le caractère destructif est toujours vif à la tâche. C'est la nature qui lui prescrit le rythme, indirectement du moins, car il doit la devancer. Sinon, elle-même se chargerait de la destruction.

Le caractère destructif n'a aucune image en tête. Il a peu de besoins, et ce serait le plus minime d'entre eux, pour lui, que de savoir ce qui va remplacer ce qu'il a détruit. D'abord, pour un instant du moins, l'espace vide, le lieu où la chose se tenait, où la victime a vécu. Il se trouvera bien quelqu'un pour l'utiliser sans pour autant l'accepter.

Le caractère destructif fait son travail, il évite seulement le travail créateur. Alors que le créateur recherche la solitude, le destructeur doit s'entourer constamment de gens, de témoins de son efficacité.

Le caractère destructif est un signal. De même qu'un signe trigonométrique est exposé de tous côtés aux vents, il l'est, lui, de tous côtés au bavardage. Le protéger là contre est dépourvu de sens.

Le caractère destructif n'est aucunement intéressé à se voir compris. Il estime superficiels les efforts dans ce sens. La mécompréhension ne peut en rien l'atteindre. Au contraire, il la provoque, de même que l'ont provoquée les oracles, ces institutions d'État destructrices. Le plus petit-bourgeois des phénomènes, le commérage, s'installe uniquement parce que les gens ne veulent pas qu'on les mécomprenne. Le caractère destructif se laisse mécomprendre ; il n'entend pas promouvoir le commérage.

Le caractère destructif est l'ennemi de l'homme à étui. L'homme à étui recherche sa commodité, et l'habitable en est la quintessence. L'intérieur de l'habitable est la trace revêtue de velours qu'il a

imprimée dans le monde. Le caractère destructif efface même les traces de la destruction.

Le caractère destructif se tient sur le front des traditionnalistes. Quelques-uns transmettent les choses en les rendant intouchables et en les conservant, d'autres les situations en les rendant maniables et en les liquidant. On appelle ceux-ci les destructifs.

Le caractère destructif a la conscience de l'homme historique, dont l'affect de base est une méfiance incoercible envers le cours des choses, et l'empressement à prendre note à tout moment que tout peut mal tourner. C'est pourquoi le caractère destructif est la fiabilité en personne.

Le caractère destructif ne voit rien de durable.
Mais de fait, justement, il voit partout des chemins.
Où d'autres se heurtent aux murs et aux monts, là aussi il voit un chemin, partout aussi doit-il déblayer le chemin. Pas toujours par la violence brute, parfois avec une violence raffinée. Parce qu'il voit des chemins partout, il se trouve lui-même toujours à la croisée des chemins. Aucun instant ne peut savoir ce qu'apportera le suivant. Il met en ruines l'existant, non pour les ruines elles-mêmes, mais pour le chemin qui s'étire à travers.

Le caractère destructif vit du sentiment non pas que la vie mérite d'être vécue, mais que le suicide ne vaut pas la peine.

SUR LA CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE¹

Dès 1929 Walter Benjamin évoquait dans une lettre le « grand travail littéraire critique » auquel il entendait se consacrer en occupant « tout le champ entre l'art et la philosophie proprement dite ». Dix ans plus tard, dans une autre lettre adressée elle aussi à Gershom Scholem, il fait part de son ambition d'« être considéré comme le premier critique de la littérature allemande », non sans préciser que « se faire une situation dans la critique, cela, au fond, veut dire : la recréer comme genre ». Au même moment, l'éditeur Rowohlt envisage de publier un choix d'essais de Benjamin à l'appui de cette ambition. Mais ce projet ne se réalisera pas. Les fragments, réunis dans le volume VI des Gesammelte Schriften sous le titre : « Sur la critique de la littérature » et présentés ici presque intégralement, fournissent un aperçu de la démarche de l'essayiste, qui se réclame explicitement du matérialisme, et d'un matérialisme politiquement actif. Ces mêmes

¹ Titre retenu par l'édition des Gesammelte Schriften, VI, 171.

Pour Lukács, le fétichisme consiste, au sens freudien, à prendre la partie pour le tout. Hypostase de moments détachés de la totalité concrète, il ne peut être surmonté que par le prolétariat en tant que sujet/objet de sa propre connaissance. Car, aussi longtemps que « *les faits sont scrupuleusement examinés dans leur isolement*¹ », on ne peut obtenir qu'un savoir et qu'une rationalité parcellaires (des « *métiers bourgeois* », selon Husserl). Le marxisme au contraire « *dépasse ces séparations en les élevant et les abaissant au rang de moments dialectiques*² ».

Il est important de rappeler que Lukács, lorsqu'il rédige les textes d'*Histoire et conscience de classe*, ne peut avoir lu ni les *Manuscrits de 44* ni ceux de 57 (*Grundrisse*). C'est donc à partir du *Capital* et de l'apport de Weber qu'il reconstruit de manière originale le phénomène de la réification, selon lequel « un rapport, une relation entre personnes prend le caractère d'une chose et, de cette façon,

1. G. Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Éditions de Minuit, 1960, p. 44.

2. *Ibid.*, p. 48. Voir aussi J.-M. Vincent, *Fétichisme et société* (Paris, Anthropos, 1973) sur « *la vie indépendante des formes sociales* » selon Marx.

D. BENSID, LE SPECTACLE, STADE ULTIME DU FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE

d'une « objectivité illusoire »¹. La rationalisation sans cesse croissante et l'« élimination toujours plus grande des propriétés qualitatives humaines et individuelles du travailleur » apparaissent comme un problème spécifique de notre époque, résultant du morcellement du procès de travail en « opérations partielles abstraitement rationnelles »² qui disloquent le rapport du travailleur à son produit.

Calculemus. C'est la dictature du calcul et de la calculabilité, jusqu'à la mesure de la démesure et la quantification de l'inquantifiable. La dislocation temporelle et spatiale de la production se traduit par « des manipulations partielles », où l'homme n'est plus rien, tout au plus, comme l'avait prédit Marx, « la carcasse du temps ». En tant que marchandes, les biens d'usage acquièrent une nouvelle objectivité, une « nouvelle choseité », écrit Lukács au prix de la destruction de leur choseité originelle, comme dans le cas du sol soumis à la spéculation immobilière. Il en résulte un monde ensorcelé, « mis sur la tête ».

La théorie de la chosification permet d'éclaircir le problème de la bureaucratie moderne qui « implique une adaptation du mode de vie et de travail [...] aux présuppositions économiques et sociales générales de l'économie capitaliste » : « La rationalisation formelle du Droit, de l'État, de l'Administration, etc., implique, objectivement et réellement, une semblable décomposition de toutes les fonctions sociales en leurs éléments, une semblable recherche de lois rationnelles et formelles régissant ces systèmes partiels séparés³. » Cette façon de plus en plus « formellement rationnelle » de traiter les problèmes singuliers caractérise la bureaucratie en tant qu'incarnation du rationalisme formel. Il en résulte un

1. G. Lukács, *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 110.
2. *Ibid.*, p. 115.
3. *Ibid.*, p. 127.

« homme morcelé » (aujourd'hui on dirait « pluriel » ou « en finettes »), à la subjectivité absolue dominée par l'objectivité absolue du capital; d'où un individualisme illusoire sans individualité.

« Cette structure se montre sous les traits les plus grotesques dans le journalisme, où la subjectivité elle-même, le savoir, le tempérament, la faculté d'expression, deviennent un mécanisme abstrait, indépendant tant de la personnalité du propriétaire que de l'essence matérielle et concrète des sujets traités. [...] L'absence de conviction¹ des journalistes, la prostitution de leurs expériences et de leurs convictions personnelles ne peut se comprendre que comme le point culminant de la réification capitaliste². »

Mais aussi une justice et une administration dont le fonctionnement peut être, « au moins en principe, calculé rationnellement ». Réforme des hôpitaux et de l'université, tyrannie de l'évaluation. De même, le juge tend à devenir un « distributeur automatique » chargé d'appliquer une table de tarification des peines (peine plancher) et de transformer le justiciable en abstraction. Il « recrache par en bas le jugement avec les attendus plus ou moins solides » et son fonctionnement est « calculable en gros³ ».

~~« Le prolétariat partage avec la bourgeoisie la réification de toutes les manifestations de la vie », dans la mesure où il apparaît comme « le produit de l'ordre social capitaliste », et où la réification s'exprime en lui de la façon la plus marquante « en produisant la déshumanisation la plus profonde¹ ». Comment surmonter, comme chez le colonisé de Fanon, cette déshumanisation? « L'affirmation~~

1. *Ibid.*, p. 129.
2. *Ibid.*, p. 124-125.
3. *Ibid.*, p. 189.

— Mais, observe Glaouque, ils ne le font que rarement. Ils ne constituent pas une force politique organisée.

— On les en empêche par tous les moyens. Et d'abord, on les divise par la corruption. Les dirigeants autoproclamés « populaires » redistribuent à une fraction du peuple laborieux — qu'ils appellent « classe moyenne » — ce qu'ils ont réussi à extorquer aux riches, tout en prélevant au passage pour eux un gros paquet. Comme ça, les dites « classes moyennes », soucieuses avant tout de garder ce confort mal acquis, refuseront catégoriquement d'être assimilées aux travailleurs les plus exposés et les plus pauvres qui sont aussi, partout et toujours, les plus désireux de se rassembler sous le signe d'une nouvelle politique égalitaire.

— Sans compter que les capitalistes vont se défendre eux aussi, intervient Glaouque. Ils vont créer des partis, acheter des journaux, se lancer dans la corruption à grande échelle.

— Évidemment! Et, bien qu'ils n'aient pas les moyens ni du reste l'intention de renverser l'ordre établi, on va faire courir le bruit que ce sont eux — et non les frelons — qui complotent contre le peuple.

— Et c'est bien ce qu'ils sont forcés de faire, complète Glaouque. Quand ils voient se tourner contre eux la classe moyenne corrompue, les démagogues populistes et la fraction la plus ignorante du peuple travailleur, ils retrouvent leurs vieux réflexes d'oligarques, de féodaux, et aspirent, avec l'aide de l'armée, de la police, du clergé, de la magistrature, à une révolution conservatrice. On entre alors dans une période de troubles avec procès, luttes de factions, groupes de choc, division de l'armée, manifestations géantes, complots en tout genre...

— Et c'est alors, je pense, qu'entre en scène un chef charismatique?

— Il est l'homme de la situation. L'assemblage hétéroclite des classes moyennes corrompues et du peuple aveuglé met à sa tête un quidam tiré du néant, dont seule cette alliance, sur fond de troubles et de peurs, constitue le pouvoir. Cette créature de circonstance va se proclamer « protecteur de la Nation » et engager le combat contre la modération conservatrice, certes, mais surtout contre toute organisation indépendante du peuple visant à en déployer la capacité politique et à en réunifier les masses dispersées.

— Et c'est, demande Amantha, ce « protecteur » qui devient un tyran ou un chef fasciste?

— Toujours. La métamorphose me rappelle une histoire racontée par Pausanias : si on goûte des entrailles humaines coupées en morceaux et mélangées à de la tripe de taureau, de génisse et de bouc, on se transforme immédiatement en loup.

Quand le « protecteur de la Nation » voit des foules fascinées par ses discours, il ne va plus pouvoir s'abstenir de goûter aux entrailles sanglantes des siens. Regardez comment, seulement un an après avoir pris le pouvoir, Hitler a fait massacrer toute l'aile de son propre parti qui croyait à une vraie « révolution » populaire fasciste, les SA de son vieux compagnon Röhm, qu'il est allé insulter et humilier dans sa prison avant qu'on le fusille. C'est toujours ainsi. Tout en prétendant réduire la dette, soumettre les banquiers, renforcer la nation, supprimer le chômage, le chef fasciste livre aux tortionnaires de la police tous ceux de son propre camp qui lui déplaisent ou lui font de l'ombre. Il nomme des tribunaux spéciaux où des dénonciateurs appointés font condamner des innocents. Il goûte avec avidité, de sa grosse

langue de loup vorace, le sang de ses parents qu'il exile ou assassine. C'est une loi rigoureuse qu'un tel homme ou bien périsse sous les coups de ses innombrables ennemis, ou bien construise un pouvoir tyrannique sans partage, une dictature fasciste impitoyable.

— Il va lui falloir pour ça, note Amantha, une garde personnelle immense et dévouée, une police secrète omniprésente.

— Je crois qu'il trouvera toujours assez de gens de sac et de corde, répond Glauque, s'il les autorise à piller telle ou telle catégorie de la population : les commerçants chinois, les Arméniens, les juifs, les Arabes, les Gitans, les communistes...

— Et même, complète Socrate, pas mal de bourgeois rétifs à ce genre de régime. Si un possesseur de quelques richesses est soupçonné d'être un ennemi des fascistes, il fera bien de suivre l'oracle que, selon Hérodote, la pythie a rendu à Crésus : « Puisqu'un mulet est devenu roi des Mèdes, mon ami, que tes pieds délicats ne t'empêchent pas de t'enfuir tout le long du caillouteux Hermos, sans craindre une seconde de passer pour un lâche. »

— C'est bien vrai que si les fachos l'attrapent, ils le pendront après l'avoir soigneusement torturé.

— Pas de doute. Et du « protecteur de la Nation » on ne va pas dire, comme notre vieil Homère, que

sa grandeur gisait là, telle un très grand gisant.

Au contraire, après avoir changé bien des adversaires en gisants, le voici monté, solitaire, sur le char de l'État, et, sa défroque de « protecteur » jetée aux orties, il apparaît dans son être de dictateur fasciste.

— Pas tout de suite! objecte Amantha. La construction de son pouvoir et l'exhibition de son bonheur sanglant sont plus lentes, à mon avis. Les premiers jours, au début de son règne, il est tout sourire pour tout le monde, il fait des courbettes à tous ceux qu'il rencontre. Il clame haut et fort son horreur de la dictature et multiplie les promesses tant à son entourage que dans ses déclarations publiques. Il annonce un moratoire des dettes, il nationalise quelques usines et en confie la direction à ses proches, il confisque quelques domaines à l'abandon et donne la terre à des paysans qui l'ont soutenu. Il n'est que bienveillance et douceur. Socrate est émerveillé :

— Tu m'ôtes les mots de la bouche. Et qu'arrive-t-il ensuite?

— Quand il en a fini avec ses adversaires déclarés, corrompant les uns, brisant les autres, et qu'il se croit tranquille de ce côté, il suscite aussitôt des guerres. Car il sait que s'il y a la guerre le peuple acceptera d'obéir à un chef. Il sait aussi que la guerre exigeant des impôts très élevés, les citoyens, appauvris, s'occuperont de la survie quotidienne et n'auront plus l'énergie et le temps nécessaires pour comploter contre lui.

— Superbe! commente un Socrate aux anges. Et ensuite?

— S'il soupçonne certains d'avoir l'esprit trop libre pour tolérer son pouvoir absolu, la guerre est un bon prétexte pour les éliminer : on les expédie au front, là où il n'y a guère de chances de s'en tirer, ou on les livre carrément aux ennemis. Pour toutes ces raisons, les dictatures de ce genre ont besoin de la guerre.

Mais, objecte Socrate, toutes ces manigances ne vont pas le rendre populaire. C...



**JE NE PUIS FAIRE MIEUX QUE D'EN FAIRE MA FEMME
AINSI QUE JE VOUDRAI, JE TOURNERAI CETTE ÂME**

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Vendredi 16 Mai 2014

Atelier de transmission

Maxime et Michaël sont ce matin en présence d'Alice, Élia, Soizic et Héloïse. Un travail habituel de lecture précise et spécialement dévouée à la ponctuation est fait. Puis, la scène 3 de l'acte II est mis en chantier. Une fois Arnolphe sortit, ayant passé sa rage sur ses deux serviteurs, Alain et Georgette sont tétanisés. La peur est poussée à l'extrême. Puis, on s'intéresse à la scène du « petit chat est mort » : le but est de la dérouler de façon droite et simple.

Enfin, la scène problématique du notaire est sujet de nouvelles hypothèses. Problématique à cause de ce quiproquo si compliqué à faire correctement entendre. Comment réussir à créer une continuité entre le monologue d'Arnolphe, la suite de ses répliques et les interventions du notaire ? Ainsi, on essaye d'enlever entièrement le notaire afin de pouvoir relier tout à fait chaque réplique d'Arnolphe. On se rend compte que les questionnements peuvent être de véritables enjeux pour Arnolphe et qu'il cherche très activement une solution. La scène de comédie (rajoutée par Molière dans la seconde version de *L'École des femmes*) perd alors son statut comique. Puis, afin de réinvestir le notaire tout en gardant un fil continu au sein des répliques d'Arnolphe, ce dernier répète sans cesse « comment faire, comment faire... » avant même l'arrivée du notaire. Plutôt que de jouer sur deux plans distincts, il s'agit de mettre en relief les questions d'Arnolphe. Dernière hypothèse : le quiproquo, s'arrêtant initialement au « si... » que prononce Arnolphe en découvrant la présence du notaire, est rallongé. C'est au moment où il hausse les épaules qu'il découvre le notaire et ce geste n'est pas représentatif de déni mais d'incompréhension.

Répétition

Cet après-midi, on remet en chantier la scène où Arnolphe menace les serviteurs (sc.2, Acte II). Alain et Georgette se cachent derrière les rideaux, chacun de part et d'autre de la scène. Un jeu de violence s'instaure. L'hypothèse semble fonctionner mais ne sera pas essayée ce soir au plateau.

Pendant la scène de violence entre Arnolphe et Agnès, scène 4 de l'acte IV, pendant la réplique « je te bouchonnerai, baiseraï, mangerai ; / Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire... » Arnolphe se déshabille au fur et à mesure. Il se met à nu et promet l'infini à Agnès. Ainsi, le renversement de situation, une fois qu'Agnès très simplement le rejette, se révèle d'une violence extraordinaire. Arnolphe se jette sur elle et, à moitié nu, s'empare de son corps. L'image du viol n'est pas loin. La scène sera essayée ce soir.

Représentation

54 spectateurs. Une très forte mobilisation des comédiens l'après-midi engendre une énergie positive au plateau le soir même. Du point de vue de l'un d'entre eux, peut-être était-ce la meilleure représentation de *L'École des femmes*.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.
Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.

Illustrations (par ordre d'apparition): Palais Idéal du facteur Cheval, 1879-1912 / Bouguereau, *L'Amour Mouillé*, 1891 / Le Corbusier, *plan Voisin pour Paris*, 1925 / Bruegel l'ancien, *la Tour de Babel*, 1563 / Claude-Nicolas Ledoux, *plan de la ville de Chaux*, 18 e s. / Familistère de Guise, 1858-1883 / l'île d'utopie, 1516.

UTOPIAE INSVLAE FIGVRA



DANS UN PETIT COUVEN, LOIN DE TOUTE PRATIQUE
JE LA FIS ÉLEVER SELON MA POLITIQUE